

Îles Fidji

La mer et la nuit se confondent. De petites vagues, légères, viennent mourir sur le rivage. La lune baigne la plage d'une teinte d'argent ambré. Sous les pas de Tancredi, le sable doux et froid se soulève, laissant la brise nocturne en emporter un peu avec elle. Tancredi s'arrête, le cœur soudain envahi par le souvenir enchanteur, intense, unique, d'une autre nuit désormais trop lointaine. Tancredi regarde au loin vers l'horizon, *invisible* dans l'obscurité.

Je ne le vois pas mais je sais qu'il est là. Exactement comme toi, Sofia.

Les vagues atteignent ses pieds nus, mouillant un peu le bas de son pantalon en lin retroussé aux chevilles. Les reflets de quelque poisson argenté croisent par hasard un rayon de lune.

La nuit, tout semble plus difficile, plus distant, plus douloureux. *Tu n'es pas là et pourtant, plus que n'importe qui, tu es toujours là, irrémédiablement là. Je ne parviens pas à me libérer de toi. Les images de toi se dressent soudain devant moi, telle une vague, puissante parfois, impétueuse, produit de quelque cyclone, et parfois basse, arrondie, faible, légère, avec cette petite crête fragile que le vent caresse. Et l'espace d'un instant le simple fait de t'avoir connue réussit presque à me faire croire, à me donner l'illusion que je suis heureux, me nourrissant de l'espoir qu'un jour je pourrai te revoir. Je vis dans cet ultime espoir.*

Tancredi reprend son chemin. Les palmiers ondulent au rythme du vent. À présent la lune est plus haute. Quelques nuages disparaissent au loin, laissant les étoiles libres de briller dans un ciel dégagé. Un petit animal nocturne défile à travers les buissons.

Cette île est paradisiaque mais parfois elle me semble un véritable enfer. Cioran disait que les nuits que nous passons à dormir sont des nuits qui auraient pu ne jamais exister. On ne se souvient que de celles pendant lesquelles on n'a pas fermé l'œil. Cette nuit sera l'une d'elles.

Russie

Dans un petit auditorium, au milieu de la neige et des arbres du parc de Mozajskaja Ulica, la pianiste de renommée internationale Sofia Valentini joue du Nyman. Les yeux clos, sa tête oscille légèrement et ses mains courent sur le clavier à une vitesse folle. La musique qui emplît la salle entière enveloppe les gens, les notes semblent traverser les murs, sortir et monter au ciel, franchir la fine couche de nuages et rejoindre les étoiles. Même la lune, pleine, l'écoute, envoûtée. Les notes poursuivent leur route pour arriver à l'immense et lointain lac Baïkal, remontent des profondeurs infinies puis cheminent par quelque petite route de la réserve naturelle de l'Oussouri pour retourner à l'auditorium rempli de spectateurs immobiles, enchantés, qui écoutent sa musique.

Olja est assise à l'angle gauche du dernier rang. Elle connaît chaque note par cœur, chaque mesure de la partition, chaque pause. C'est un des premiers morceaux que Sofia a appris. Pourtant, malgré tout, elle pleure. *Personne ne joue comme Sofia, personne ne mène un orchestre avec un piano comme Sofia sait le faire, personne n'interprète Nyman comme elle.* L'émotion est si puissante qu'Olja ne peut stopper le flot de larmes, tant et si bien que la petite fille assise à côté d'elle se tourne en silence vers elle et regarde fixement cette vieille dame qui pleure. Perplexe, la fillette la dévisage. Elle voudrait bien lui

dire quelque chose mais elle ne sait pas vraiment quoi. Olja a senti le regard insistant de la gamine et se force à lui sourire. La petite, satisfaite, pivote et se remet à écouter la musique.

Olja a un sourire intérieur. *Je ne dois pas me sentir si bien que ça*, songe-t-elle. *Sofia peut-elle encore réussir à m'émouvoir de la sorte ou aurais-je plutôt un problème, au fond de moi, sans m'en être rendu compte ?*

Mais elle n'a guère le temps de s'appesantir sur la réponse : Sofia plaque les derniers accords et finit par s'immobiliser totalement, tête légèrement inclinée. Une poignée de secondes plus tard, le public, debout, se déchaîne dans un tonnerre d'applaudissements. Olja aussi s'est levée et applaudit, tout en regardant la petite fille qui, voyant la vieille sourire à nouveau, bat des mains de plus belle. La dame a retrouvé sa sérénité.

La petite Elizaveta secoue la tête en repensant à ce qui s'est passé : *Comment une personne aussi grande que cette dame peut ne pas être heureuse pendant un concert aussi beau ? Peut-être qu'en vieillissant, on perd le sens des belles choses. Ou peut-être est-elle comme mamie*, se dit la fillette, *elle n'entend plus très bien. En fait, mamie est sourde comme un pot !* La gamine pouffe de rire.

Olja la regarde. *Tant mieux, elle ne s'occupe plus de moi. Allez savoir à quoi elle pense, à rire comme ça.* Olja se tourne vers la scène. Sofia remercie le public en faisant des petites révérences. On lui lance des roses rouges qui atterrissent à ses pieds. Dans un craquement de planches, la pianiste se penche, récupère les fleurs et les plaque contre sa poitrine, sur son cœur. Sa robe rouge, élégante et légère, dévoile ses épaules nues. L'adrénaline de la performance commence à retomber et Sofia a un frisson. De droite à gauche elle balaie du regard le public qui ne cesse d'applaudir. Elle salue une dernière fois et quitte la scène.

Sofia possède un don unique, c'est indéniable, pense Olja. *La façon dont elle exécute A Wild and Distant Shore, notamment dans les crescendos, n'a d'égale que l'interprétation de Peter Bence, qui détient d'ailleurs, et ce n'est pas un hasard, le record du monde du nombre de notes jouées à la minute*

au piano. Un véritable talent. Depuis, il a arrêté de jouer cette pièce parce qu'il savait pertinemment qu'il ne parviendrait jamais à en donner une interprétation aussi magistrale. Cette version, je l'ai écoutée mille fois, et seule Sofia a réussi la dépasser. Parce que Sofia est parfaite et qu'elle joue comme ça, naturellement, même si elle n'a pas toujours l'air d'en avoir conscience, voire pire, n'a pas l'air de l'accepter. Comment se fait-il qu'elle refuse de faire plaisir à un public plus large, dans le monde entier ? Voilà plus de huit mois qu'elle vit ici, à Pervomayskiy Rayon, à quelque dix kilomètres de Vladivostok. La ville est fouettée par le vent, qui, selon un tas de légendes, aurait vu le jour justement à cet endroit, entre la mer et les hauteurs enneigées, et dont le souffle est si puissant qu'il fait ployer les arbres les plus robustes, en déracine même quelques-uns parfois. Mais Sofia ne déménage pas pour autant, elle s'obstine à rester là, quasiment retirée du monde, dans un exil choisi, et elle se produit dans des petites salles comme celle-ci. Quand retournera-t-elle devant le grand public qui l'apprécie tant ? Quand parviendra-t-elle à partir affronter de nouveau les défis des grands théâtres d'Europe et d'Amérique ?

Submergée par un sentiment de tristesse, Olja continue à applaudir mais avec un peu moins d'enthousiasme.

Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'elle se trompe : ce moment est désormais près d'arriver.

Les gens se pressent dans les loges, tout le monde veut saluer les musiciens et surtout, on veut voir Sofia.

« Je vous en prie, je voudrais la rencontrer, la saluer ! »

C'est la cohue. Hommes et femmes de tout âge, enfants, chacun insiste pour prendre une photo avec elle, un selfie, avoir un autographe, la féliciter.

Et Sofia se prête au jeu, elle sourit, reconnaît certaines de ses élèves.

— Contente que vous ayez pu venir !

— On ne voulait pas rater ça, Maestra.

Sofia leur lance un regard faussement sévère.

— Ah, c'est donc uniquement pour votre professeure que vous êtes là. Vous aviez peur que je vous donne plus d'exercices à faire si vous ne veniez pas, c'est ça ?

Les filles rient.

— Mais non, pas du tout, madame !

— Appelez-moi Sofia aujourd'hui.

Après une accolade, les élèves font tour à tour des selfies avec Sofia, puis les jeunes filles aux chignons bien serrés, aux carnations pâles et délicates et aux yeux bleus, brillants, s'éloignent. *Elles ont toutes l'air de sortir du même moule. Ici elles sont toutes belles*, songe Sofia, simples, d'une élégance presque naturelle.

— Sofia ! Ma reine !

Ah, dommage qu'on ne puisse pas en dire autant des hommes. Dimitrij Ostanov est un des personnages les plus en vue de la

petite ville, toujours prêt à organiser des dîners, des soirées, des événements. Mais cette année il est tombé en dépression, incapable d'accepter sa non-réélection pour la troisième fois consécutive au poste de maire, battu par un candidat plus vieux que lui. Dimitrij a beau être très apprécié par la grande majorité des citoyens, les gens n'en pouvaient plus de ses innombrables événements, tous obligatoires. *Ah, Dimitrij Ostanov et son sempiternel gilet tendu sur une bedaine qui menace à tout instant de faire sauter les boutons !* Dimitrij Ostanov et ses cheveux ébouriffés sur les côtés d'un crâne chauve, des plaques rouges sur les joues comme s'il sortait tout juste d'une terrible cuite à la vodka, Dimitrij Ostanov et son absence totale de bon sens. Il s'avance d'un pas gauche vers Sofia, s'essuie à la hâte la main sur son pantalon, puis s'empare de celle de Sofia et lui fait un baisemain. Il plonge ses yeux dans ceux de Sofia et, avec un sourire doux, lui demande, persuadé de son pouvoir de séduction :

— Avez-vous reçu mes roses ?

— Oui, et votre petit billet aussi.

— Il y en avait vingt-quatre.

Il a parlé comme s'il annonçait un triomphe, ou qu'il s'agissait du Koh-i Nor, la Montagne de lumière, le diamant le plus cher du monde. Sofia est tentée de secouer la tête mais elle préfère rester diplomate.

— Le concert vous a plu ?

— Tout ce que vous faites me ravit.

Et le voilà qui tente à nouveau de coller ses lèvres humides sur le dos de la main de Sofia. Mais elle est plus rapide que lui et soustrait sa main au danger avant de se ruer sur la personne qui vient d'entrer dans la loge pour la saluer.

— Alexandra ! Quelle joie de te voir ici !

Elle serre dans ses bras une jeune femme qui n'a d'autre choix que de lui glisser à l'oreille :

— Euh, moi c'est Lenina, en fait.

— Oh, excusez-moi, répond Sofia à voix basse, je me suis trompée, on dirait. Avec la fatigue du concert, vous compre-

nez... Mais je suis heureuse de vous voir. Allez, on fait une photo ?

— Oui, d'accord, merci.

Et les deux jeunes femmes de sourire au photographe improvisé, un garçon qui se trouve là, l'air un peu perdu mais qui accepte de prendre le téléphone de Lenina. Dimitrij Ostanov plaque un sourire un peu gêné sur son visage puis sort de la loge, déçu, une fois encore, que sa reine ne veuille toujours pas faire de lui son roi. Les gens continuent à affluer et défilent dans la loge qui se remplit progressivement de fleurs, reléguant les vingt-quatre roses de Dimitrij Ostanov à l'arrière, les écrasant même contre le mur. Arrive à la fin la petite Elizaveta, accompagnée de sa mère Dana. La fillette court vers Sofia, lui saute dans les bras et reste comme collée à la robe rouge, la serrant fort, très fort, pour signifier à quel point le concert lui a plu.

— Alors Elizaveta, tu as aimé le concert ?

L'enfant renverse la tête sans lâcher prise, puis elle ouvre ses grands yeux noirs, uniques dans le groupe d'élèves de Sofia, qui brillent de mille feux.

— C'était génial ! Moi aussi je veux jouer comme ça, déclare-t-elle en regardant Dana, qui lui retourne son sourire, même si en réalité la mère est loin d'être enchantée par la remarque de sa fille car elle n'a pas les moyens de continuer bien longtemps à lui payer des leçons de piano.

Sofia caresse la tête de la fillette.

— Tu te débrouilles comme une cheffe. Un jour toi aussi tu joueras comme ça... Ce n'est qu'une question de constance, de passion et de ténacité. Mais il faut que le piano passe avant tout.

Comme elle prononce ces paroles, Sofia sent une pointe de nostalgie la gagner car elle sait que c'est exactement ce qu'elle a fait, elle. *Et est-elle heureuse pour autant ? A-t-elle été heureuse ?* L'instant d'après elle pense à autre chose, se remet à sourire et pose ses deux mains sur le visage de cette ravissante petite fille.

— Je t'aiderai, et si tu aimes vraiment la musique, elle t'aimera aussi.

Elizaveta étreint une dernière fois Sofia dans ses bras puis la laisse un peu aux autres. Dana, la mère, s'approche d'elle.

— Félicitations, c'était un très beau concert, très émouvant.

— Merci.

— Je voulais vous dire...

— Ne vous en faites pas, on va trouver une solution.

— Mais...

— Pour le moment, Elizaveta est trop passionnée pour qu'on la prive de ce rêve. Peut-être qu'une fois amoureuse d'un garçon, elle mettra d'elle-même le piano de côté.

Pourtant, songe Sofia sans se départir de son sourire, ça n'a pas été le cas pour moi. Dana acquiesce, fait semblant d'être d'accord, mais elle demeure soucieuse car les leçons représentent un luxe qu'elle a pu offrir à sa fille dans les premiers temps, mais qu'elle ne peut plus se permettre désormais. Dana travaille en tant que femme de ménage à l'école que fréquente sa fille et il lui arrive aussi, l'après-midi, de faire des ménages chez des particuliers, mais personne ne veut la rémunérer correctement et le coût de la vie, en revanche, lui, ne cesse d'augmenter. Et comme si ça ne suffisait pas, son mari Sergueï, le père d'Elizaveta, a perdu son emploi depuis que son usine a mis la clé sous la porte. Il essaie tant bien que mal de gagner quelques roubles et se rend disponible dès qu'on a besoin de lui pour des menus travaux de maçonnerie ou de charpenterie, voire des tâches plus simples comme réparer des stores ou déboucher des éviers ou pire, des toilettes, le genre de choses qui s'encombrent facilement. On a toujours besoin de quelqu'un qui sait où plonger les mains. *Pourquoi les rêves se brisent-ils toujours au contact de la réalité ?*

Sofia l'observe et pense lire dans ses pensées. Elle s'apprête à lui dire quelque chose lorsqu'Olja paraît dans l'encadrement de la porte. La mine ravie, elle ouvre grand les bras. Sofia n'a

pas besoin de mot, elle comprend que c'est la façon d'Olja de lui dire : « C'était parfait, tu n'as pas fait une seule erreur », ou : « C'était ta meilleure performance. »

Cette fois-ci cependant, Olja se surpasse et décide de confirmer à voix haute.

— Un magnifique concert... C'était sublime.

Elizaveta la regarde puis abandonne sa mère pour se réfugier à nouveau près de Sofia. Les yeux écarquillés, la gamine ne peut cacher à son idole la terrible vérité qu'elle seule connaît.

— Sofia, c'est même pas vrai ! Elle a pas du tout aimé, quand tu jouais elle pleurait !

Sofia et Olja se dévisagent un instant puis éclatent d'un rire franc.

— Merci, Elizaveta, dit Sofia à son informatrice en herbe. Tu sais, Olja a été ma professeure et quand elle pleure, ça veut dire que j'ai vraiment bien joué.

— Ah.

Elizaveta, un peu déstabilisée, retourne auprès de sa mère. Vraiment, ils sont bizarres, ces adultes. Dana lui prend alors la main et lui présente un sourire rassurant.

— Allez, ma chérie, on y va.

Mais avant de sortir de la loge, Elizaveta se tourne une dernière fois vers Sofia et lui dit, avec une pointe de fierté :

— Eh bien, j'espère que moi aussi un jour je te ferai pleurer comme ça.

Satisfaite, elle quitte la loge. Sofia regarde s'éloigner la jeune musicienne enthousiaste, de bonne volonté, tenace, têtue. Elle a l'impression de se voir à son âge. *Espérons qu'elle ne fera pas la même erreur que moi en grandissant, se dit Sofia. Mais était-ce vraiment une erreur, après tout ? Au fond, personne ne m'a jamais forcée. Ou aurais-je réussi à me construire quelque alibi derrière lequel me cacher ?* D'un coup, le cœur de Sofia s'emballa, comme cela lui arrive parfois en pleine nuit quand elle se réveille et que le sommeil refuse de revenir. Mille pensées, mille souvenirs dans la tête.

Mille forces qui demeurent enfouies pendant la journée, dissimulées par un emploi du temps bien chargé, et qui finissent par lui faire croire que finalement, tout va bien. Olja remarque immédiatement le changement chez Sofia. Mais cela ne dure qu'une fraction de seconde et bientôt de nouvelles personnes font irruption pour réclamer un autographe ou une photo avec Sofia, qui se montre aimable et disponible avec tous. L'ombre est passée.

Sofia et Olja marchent dans la rue, elles font attention où elles posent les pieds. Au milieu du trottoir, la glace n'a pas encore fondu et le passage est moins risqué. La lumière des lampadaires à double tête en forme de lanterne tombe sur la neige en lui conférant une teinte ambrée. Après quelques mètres, les deux femmes dépassent l'imposant édifice au toit rouge, poursuivent le long des deux maisons identiques d'Ulica Novozilova puis longent d'autres bâtiments. La rue est en légère pente et Olja vacille un peu.

Sofia remarque le pas peu assuré d'Olja.

— Attention à ne pas tomber.

— Fais donc attention à toi, surtout !

La jeune femme rit.

— Au fait, Olja, c'est vrai, tu trouves que j'ai réellement bien joué ou ce sont des salades ?

— Non, tu as vraiment joué merveilleusement bien. Je n'avais ressenti la même émotion qu'à un seul concert avant, à Rome, quand tu as joué...

— Rachmaninov.

— Oui, c'est ça, le concerto n° 3, le plus difficile, celui que tu ratais toujours pendant nos leçons. Mais tu t'étais obstinée et tu avais tenu à le jouer. Au début, après l'*allegro ma non troppo* des clarinettes, bassons et des violoncelles, sur l'accompagnement des instruments à cordes, c'était ton tour après deux mesures, jusqu'au moment où l'orchestre te rejoignait, et ensuite tu passais à l'*intermezzo*...

— J'avais beau me répéter : c'est un *adagio*, je me précipitais tout le temps.

— Oui, et puis après il y a le *finale alla breve*, cette mélodie tranquille, presque hésitante, que quelqu'un, au moment de la composition, a remplacé par un chant russe traditionnel, mais Rachmaninov avait expliqué que la mélodie s'était quasiment écrite toute seule, que lui n'avait pensé qu'aux sons. Il voulait que le piano chante la mélodie comme un chanteur l'aurait interprétée. Et toi, tu voulais absolument réussir. Tu avais dit...

— ... que devant un large public, je serais bien forcée de ne pas me tromper.

Olja ferme les yeux l'espace d'un instant et esquisse un sourire.

— Et c'est effectivement ce qui s'est passé. Quand le thème des trois notes a commencé, murmuré par les cordes et repris tout de suite par le hautbois et la clarinette, tu as fait ton entrée de soliste, et après ça a été le tour de la mélodie nostalgique. Et là, j'ai pleuré...

Olja se tourne vers Sofia.

— Alors, tu les aimes mes salades ?

La réponse n'a pas le temps de lui parvenir.

— Sofia ! Sofia !

Un jeune homme élégant arrive à leur niveau, essoufflé. Il porte un colback et sur le dos, un manteau sombre en peau de mouton.

— Sofia, on te cherche partout, on est avec les autres musiciens de l'orchestre, on va boire un coup. Tu viens avec nous ?

Sofia hésite un instant.

— Allez, tu ne peux pas nous laisser tomber, il y aura Klara, Andris et Raisa. On n'est pas très nombreux, on prend juste un verre pendant une heure, maximum. Après, on te raccompagne chez toi.

Sofia consulte Olja d'un regard. L'enseignante hausse les épaules, comme pour dire : « C'est toi qui décides. »

— D'accord, j'arrive, mais je ne peux pas rester trop longtemps, demain j'ai cours.

— Entendu, c'est promis. Merci professeure Olja, je vous la ramène très vite.

Olja lève une main.

— Ne vous en faites pas, vous l'avez bien mérité, c'était un concert fabuleux, bravo !

Sur ces entrefaites, Olja prend la direction de sa maison, avançant prudemment pour ne pas glisser, tandis que Sofia et Viktor pressent le pas dans la direction opposée.

Les reflets de la piscine, illuminée par le fond, font ressortir chaque petit morceau de la mosaïque qui recouvre les parois. Il fait nuit noire à présent, mais il n'a pas encore sommeil. Tancredi boit une gorgée du cocktail qu'il vient de se préparer, un Boulevardier. Il aime ce mélange de Negroni, avec du whisky au lieu du gin, et ce goût froid enveloppant qui lui rappelle la Belle Époque française. Et pas seulement. Dans ce verre, il y a autre chose. Il l'avait préparé pour Sofia, au bar itinérant qui s'était installé au bord de cette même piscine. Il lui avait raconté que ce cocktail avait été inventé en 1927 par un des plus illustres barmen de l'histoire, Harry MacElhone, et que ce dernier l'avait créé pour l'écrivain américain Erskine Gwynne au Harry's bar, à Paris.

Sofia, intriguée, avait regardé Tancredi, puis elle avait goûté le cocktail et fermé les yeux.

— Qu'est-ce que c'est bon.

— Pour le faire, moi j'utilise du bourbon, ça donne une petite pointe de caramel, de bois et d'épices.

— Oui, oui, ça se sent. C'est délicieux.

La dégustation, tout comme la conversation, s'était poursuivie avec naturel et ils avaient perdu la notion du temps. Les cheveux de Sofia, éclairés par ces mêmes reflets qui à présent dessinaient d'étranges formes sur le mur, ressemblaient à de la broderie fine. Elle racontait quelque chose mais Tancredi ne l'écoutait pas, trop hypnotisé par le son de sa voix, par la manière dont elle bougeait ses mains. Des mains élégantes, légères, qui

dansaient dans la nuit. On aurait vraiment dit qu'elles jouaient dans l'obscurité.

Tancredi finit son verre et le pose sur la petite table en cristal installée à côté du transat en osier. C'est drôle comme pendant un instant fugace, un tout petit détail d'une journée peut déclencher une tempête de souvenirs dont la puissance balaye certaines certitudes.

J'ai parfois l'impression, songe Tancredi, d'avoir réussi, de m'être libéré, d'être capable d'aller de l'avant sans elle. Mais tout à coup, un petit truc me ramène au même endroit, à cette période, courte, que j'ai passée elle. Et à chaque fois, il faut tout reprendre au début. Comme un film qui tournerait en boucle, un film dont le réalisateur un peu distrait aurait oublié de tourner la scène finale. C'est cette fin qui me manque, qui me laisse en suspens. Incomplet. Sofia, tu me manques. Tout ce que l'on aurait dû faire ensemble, ça me manque. L'homme que j'étais à tes côtés me manque aussi, et ce qui manque le plus, c'est ce que tu aurais pu devenir.

Tancredi se lève. Il s'approche de la grande baie vitrée qui donne sur l'océan. La mer est noire, silencieuse, elle ondule en rythme. *Chaque chose possède sa propre musique. Même l'amour. Il faut seulement que quelqu'un décide de jouer pour qu'on puisse l'écouter.* Tancredi observe le ciel et reconnaît plusieurs constellations. *Toi aussi tu les regardes peut-être, à cet instant...* Il a un peu honte de ce genre de pensées dignes d'un ado, mais ce sentiment qu'il éprouve pour la première fois lui plaît énormément.

Une partie du bâtiment sur Stritel'naja Ulica a été reconvertie en pub. Structures anciennes, murs recouverts de tapisseries rose sombre, antiques trophées de têtes d'ours et cornes d'élan, produits d'une chasse qui remonte à on ne sait quand, voilà le décor intérieur du Russian Diamond. Ce bar appartient à la catégorie des bars clandestins et très select, fréquentés uniquement par des gens très au fait de la vie nocturne de la ville. Rien que pour trouver l'entrée, ce n'est pas une mince affaire puisqu'elle est dissimulée par le mur du fond de l'ancienne cuisine du château. Pour entrer on passe derrière un rideau rouge et quand on arrive devant la porte, il faut passer l'impitoyable contrôle au faciès. Mais une fois le seuil franchi, l'ambiance est tellement agréable que le jeu en vaut la chandelle. Et les cocktails que prépare Ustin sont à tomber par terre. Viktor et Sofia pénètrent dans la petite salle et se postent dans un coin, dos à la porte. Ils se frictionnent les bras, les vêtements, cherchant à éloigner autant que faire se peut les températures de plusieurs degrés sous zéro venues de l'extérieur. Puis ils regardent autour d'eux. Les enceintes diffusent *Money for Nothing* des Dire Straits, dans la version de Mark Knopfler, Eric Clapton, Sting et Phil Collins. Quelques jeunes gens dansent, renversant de la vodka, tandis qu'un autre bat la cadence avec son verre de jus d'orange. Une jeune femme boit un cappuccino, et un autre, plus téméraire par ce froid glacial, tient une Asahi à la main.

Sofia remarque la boisson.

— Ils servent vraiment de tout, ici.

— Quoi ?

— Non rien, rien...

Ce violoniste n'est pas observateur, songe Sofia.

— Il fait vraiment très froid ce soir.

— Oui.

— Allez, on va prendre quelque chose pour se réchauffer.

Ils passent de salle en salle pour rejoindre leurs collègues, jusqu'à la dernière pièce.

— Mais où sont-ils passés ? demande Sofia.

— Qui ça ?

— Les musiciens de l'orchestre, Klara, Raisa et les autres.

Viktor prend place à la dernière table et lui sourit.

— J'en sais rien. Peut-être qu'ils sont partis se coucher. Ils ne comprennent pas que la grande musique mérite... d'être célébrée ! Allez, viens, on se met là.

Et les voilà qui s'installent, même si Sofia arbore à présent une mine dubitative.

— Franchement, tu abuses à me raconter des bobards comme ça.

— Si la Gestapo n'avait pas été là, je t'aurais dit la vérité, mais devant le généralissime du KGB j'ai bien été obligé de mentir.

— Tu penses vraiment que la douce Olja est aussi sévère que ça ?

— La douce qui ? C'est un lieutenant-colonel et toi, tu es son drapeau, sa patrie qu'il faut défendre contre les ennemis étrangers.

— Et ce serait qui, ces ennemis ?

— Tous les hommes qui osent t'approcher.

— Non mais vraiment, c'est comme ça que tu la vois ?

— C'est ce qui se dit.

— Qui, exactement, dit ça ?

— Tous ceux qui jouent d'un instrument la connaissent, et donc te connaissent aussi. Tout le monde t'aime, rêve de toi, te désire, au moins autant qu'ils la craignent, elle...

— N'importe quoi ! s'esclaffe Sofia. Tu exagères, quand même.

— Non, je te le jure, dit Viktor, une main sur le cœur.

— Bon, après tes mensonges sur le fait que nos collègues de l'orchestre seraient tous là, qu'ils me cherchaient, qu'il fallait absolument que je vienne, qu'ils seraient horriblement déçus si je n'allais pas prendre un verre avec eux, je crois que j'ai compris que j'ai affaire à un beau menteur. Je ne te croirai plus, même sur parole.

— Mais non, je te jure que tu te trompes !

— Si tu le jures, alors ... ah !

Viktor s'agenouille.

— Je t'en supplie.

Sofia éclate de rire.

— Oh, tu peux me supplier tant que tu veux, je ne te crois pas, un point c'est tout. Va donc me chercher un verre. Comme ça au moins, je pourrai peut-être oublier ton comportement inadmissible.

Viktor se redresse.

— Bien, ma reine. Tout ce que vous voudrez !

— Ah non, hein, pas « ma reine », je t'en prie. C'est comme ça que m'appelle Dimitrij Ostanov.

— C'est vrai ? Oh là là, terrible... Tu as raison, je suis tombé bien bas.

— Je dirais même plus, plus bas que terre.

— Ma princesse adorée, alors ?

Sofia feint d'y réfléchir quelques instants.

— Non, je crois que personne ne m'a encore appelée comme ça, enfin pas ce soir, au moins...

Viktor émet un petit sifflement et fait semblant de s'essuyer le front.

— Ouf ! Eh bien, ma princesse adorée, que veux-tu boire ?

— C'est toi qui choisis. Surprends-moi, déclare Sofia en prenant de grands airs d'altesse particulièrement difficile et exigeante. J'espère que le cocktail que tu vas me ramener me plaira, parce que sache que ta vie en dépend.

— Hein ?

— Oui. Soit tu vivras heureux et serein, soit tu passeras devant le peloton Olja.

Viktor feint d'être terrassé par la peur.

— Bon, je n'ai pas droit à l'erreur, si je comprends bien.

Il s'éloigne vers le bar le plus proche. Sofia reste seule et se détend un peu. *Oui, j'en ai bien besoin, au fond. Rien de plus normal que de se décharger un peu du stress après toute cette énergie dépensée pendant le concert. Et puis, si j'ai réussi à faire pleurer le peloton Olja, ça veut dire que j'ai vraiment assuré !*

Bientôt Viktor revient à leur table. Il pose un verre sur la table et dissimule le deuxième, celui destiné à Sofia, dans son dos.

— Prête ? On fait un petit jeu : tu fermes les yeux, je te passe le verre, tu goûtes et tu dois deviner ce que je t'ai pris. Tu as droit à un vœu, auquel je n'ai pas le droit de me soustraire, je ferai ce que tu voudras. Si en revanche tu te trompes, c'est moi qui ai droit à un souhait et tu feras ce que je voudrai...

Sofia considère un instant la proposition. *Ce n'est pas sans risque, songe-t-elle : si je perds, je n'aime pas l'idée de ne pas tenir une promesse, et je ne peux tout de même pas lui demander ce qu'il a derrière la tête...*

— Alors à une condition : le cocktail que tu m'as apporté doit faire partie d'une catégorie reconnue officiellement, sinon je ne marche pas.

Viktor sourit et fanfaronne.

— Mais bien sûr, pour qui tu me prends ? Il n'y a aucune embrouille.

— Dit l'embrouilleur de service... Bon, j'accepte malgré tout. Donne-moi ce verre.

Sofia ferme les yeux, confiante car pendant une période de sa vie, quand elle était étudiante au conservatoire de Sicile, elle travaillait dans un bar pour subvenir à ses besoins. Le propriétaire des lieux, Alfredo, était fou d'elle et lui avait donné des cours pour lui enseigner l'art des cocktails, comment les prépa-

rer et les servir, et justement ils avaient souvent joué à ce petit jeu, probablement dans l'espoir, pour Alfredo, de souler Sofia et d'obtenir un baiser de la réticente jeune fille. Mais il n'y eut jamais de baiser. En revanche, après une soirée où Alfredo avait voulu se mesurer à elle en goûtant inutilement une grande quantité de cocktails, il avait perdu son permis de conduire.

Sofia s'empare du verre et commence à boire, par petites gorgées, les yeux toujours fermés. Mais Viktor n'a pas confiance, il se déplace derrière elle et lui pose les mains sur les yeux. Sofia, surprise, sursaute légèrement.

— Si tu triches, explique Viktor, ça ne vaut pas.

— Je ne suis pas une tricheuse, moi.

Sofia continue à boire à petites gorgées, analyse le cocktail dans sa bouche pour tenter d'en identifier les différentes saveurs et bientôt, elle est à peu près sûre d'elle. Elle reformule donc à haute voix ce qu'elle vient de penser.

— Alors, il y a de la pêche, de l'alcool et de la glace. Ça pourrait être un Peach Fashioned. Attends, je regoûte. Non, là je sens un léger parfum d'orange amère, et du bourbon, qui est un alcool plus fort mais plus subtil. Voilà, j'y suis, c'est un Brandy Rose, et si je me souviens bien, c'est du brandy, de la glace à la pêche et de la pêche en plus.

Elle trempe de nouveau ses lèvres dans le verre et sourit. Oui, ça doit être ça. Elle s'apprête à donner sa réponse mais marque une pause.

— Attends...

Et là, elle se souvient de ce qu'Alfredo lui avait dit un jour : « De manière générale, les femmes n'aiment pas les alcools trop forts, donc il vaut mieux leur faire des cocktails à base de vin pétillant, de prosecco ou, encore mieux, si la personne qui accompagne la dame peut se le permettre, de champagne. » *C'est vrai ! Il ne s'agit pas de brandy, là, mais de champagne, et c'est pour ça que c'est si délicat. Et non, il n'y a pas de glace, mais de la grenadine.* Sofia triomphe et avale une gorgée plus substantielle. Voilà, elle tient sa réponse.

— C'est un excellent Bellini ! Je valide.

Viktor retire ses mains des yeux de Sofia.

— Mais comment tu fais ?

— Facile. Tu voulais quelque chose de délicat, raffiné, qui me plairait et te permettrait par la même occasion de te soustraire au peloton Olja. Tu n'as donc pris aucun risque. Le Bellini, c'est un classique. Tu échappes à la mort mais pas de vœu pour toi ! Alors que moi, j'en ai un. J'ai bien gagné, pas vrai ? J'ai deviné correctement. Ne me dis pas que tu fais partie de ces gens qui ne tiennent pas leurs promesses !

— Non, non, bien sûr que je vais tenir parole.

Viktor boit une lampée de bière. *Je me suis fichu dans de beaux draps, pense-t-il, j'aurais dû prendre un cocktail du genre Mai Tai ou Dadaumpa, des trucs officiels mais qu'elle n'aurait jamais pu deviner, et j'aurais gagné mon pari.*

— Tu es prêt ?

— Prêt à quoi ?

— À tenir ta promesse, voyons.

— Quoi, ici ?

— Oui.